

COMPRENDRE

REVUE DE POLITIQUE DE LA CULTURE

CIVILISATIONS ET CHRISTIANISME

H. U. VON BALTHASAR . ALFRED WEBER J. DANIELOU .-F. HOUANG . PHAM VAN KY A. C. JEMOLO . C. JOURNET . L. MASSIGNON JOSEF L. HROMADKA. U. CAMPAGNOLO. F. ALTHEIM . R. ST1EHL . J. AMROUCHE. M. BARTH . FREDERIK J. J. BUYTENDIJK.

BERNARD BERENSON . F. CATALUCCIO. G. SAIKO . I. EHRENBURG . G. F. MALIPIERO

A. FAGGIOTTO . J. MARIAS . ' L. RIEGER. JEAN JACQUES MAYOUX . MIRKO NOVAK. CECIL SPRIGGE . CHARLES VEILLON . C. ROY. FRANZ T. CSOKOR' .

ILLUSTRATIONS DE JEAN PICART LE DOUX ET GUSTAV SEITZ.

..... fois à une de nos Assemblées. Je regretterais, en effet, qu'il pense que nous sommes sans partenaires. D'abord, nous avons un dialogue entre nous, pour étudier comment nous pourrions engager le dialogue avec les hommes de culture d'autres pays. Ce dialogue est, sans aucun doute, un véritable dialogue. Entre les membres de notre Société réunis ici, il existe une opposition substantielle, et je crois qu'il n'est pas erroné de penser que, dans ces opinions différentes, se trouvent aussi représentés des absents. Mais nous avons la chance d'avoir parmi nous quelques représentants, et non des moindres, de la pensée orientale.

M. BLOCH (trad. de l'allemand): - Je prends la parole en tant que philosophe de la République démocratique d'Allemagne, dans une langue humaniste de la culture et de la civilisation. La République démocratique d'Allemagne est un pays éminemment occidental, qui maintenant vit dans une société socialiste. Ce pays peut donc former un pont entre l'Orient et l'Occident. Il s'y construit une nouvelle culture, liée au changement de rapports de propriété. Ce fait a déplu à beaucoup de gens, en Allemagne et hors d'Allemagne. Mais ce changement a pour but de servir la création d'une nouvelle culture, ce que se propose aussi la Société Européenne de Culture, en apportant au monde de nouvelles forces. Au XVIIIe siècle, il était impossible à un homme cultivé de ne pas connaître les Encyclopédistes français; or, aujourd'hui, les hommes cultivés du monde occidental ne connaissent pas, et ne manifestent même pas la curiosité de connaître ce qui intéresse un milliard et demi d'hommes d'Orient. Il serait temps de connaître de plus près ce qui a été fait à l'Est. En Allemagne orientale, certes, il y a des défauts considérables, tenant au dogmatisme, au schématisme, mais ces défauts seront peu à peu abolis. Il faut reconnaître aussi, qu'il y a, à l'égard de tout ce qui se fait à l'Est, une ignorance délibérée, des calomnies, de la mauvaise foi. Nous devrions nous résoudre à éliminer ces mauvaises intentions. En Allemagne orientale, on se prépare à réaliser le rêve de l'humanité, ce rêve lié au changement des rapports de propriété, dont j'ai déjà parlé. Le poète allemand Jean-Paul Richter a dit: « après la Révolution française, l'humanité, semble vouloir s'éclairer ensemble ». Cette condition — « s'éclairer

ensemble » — devrait être à présent réalisée. Il est impossible que la vérité ne triomphe pas.

M. FUN YU-LANG (trad. de l'anglais): - Il m'a été difficile de suivre tous les débats qui ont concerné la Chine, mais il y a trois points sur lesquels je voulais dire mon opinion.

M. de Montmollin a dit qu'avant la révolution industrielle la civilisation chinoise était très avancée; mais il pourrait ajouter qu'après la guerre de l'opium, cette civilisation était très arriérée. Il est vrai que la Chine n'a jamais été une colonie; mais après la guerre de l'opium, elle était devenue un pays semi-colonial, contrôlé par les capitalistes étrangers. Le mérite de la Chine actuelle est justement d'avoir libéré le pays du contrôle des capitaux étrangers.

En second lieu, un orateur a dit qu'en Chine la tradition culturelle n'était pas respectée. Ce qui est faux; car si l'on a traduit des œuvres du chinois classique en chinois moderne, on a fait de même pour des œuvres étrangères.

Troisièmement, M. de Montmollin a parlé d'une reproduction du Palais de Pékin. Mais je dois souligner qu'en Chine on préserve tous les monuments de la même manière; et je recommande à ceux qui s'intéressent à la Chine d'aller voir en personne ce qui s'y passe, c'est le meilleur moyen de la connaître.

M. BAMBATE : - Notre Secrétaire général, M. Campagnolo, a demandé, en ouvrant le débat de ce matin, que ce débat ne soit pas négatif, qu'il ne soit pas surtout une mise en question de l'Occident, et il a implicitement demandé aux Orientaux qui sont présents de se livrer à un examen de conscience pour tenter de définir quelle serait la situation d'un homme de culture oriental dans sa propre condition, et de quelle manière il pourrait être tenté d'apporter sa contribution à sa rénovation.

J'ai, certes, conscience de n'avoir pas les qualités suffisantes pour être un interprète de cette tradition, mais enfin je suis l'un des rares Orientaux ici présents. Sans être citoyen d'un État musulman très important, j'appartiens cependant à un pays qui a échappé à la colonisation. Mais il m'a été donné d'aller très souvent dans tous les pays non seulement du Proche, mais aussi de l'extrême orient, et ce sont quelques témoignages et aussi quelques questions que je voudrais soulever à propos de chacun des rapports que nous avons entendus hier.

D'abord, celui de M. Mayoux. C'est bien plus l'exposé oral qu'il a fait, tant est fort son don d'évocation et son humanité chaleureuse, qui m'a frappé. Il a ajouté à son rapport une note âpre qui me paraît essentielle, avec ce: «ne photographiez pas », qu'il a cité. Eh bien, dans beaucoup de cas, j'ai entendu ce cri, qui est un cri de honte d'une civilisation qui se

sent à nu, dépouillée. Le roi est nu; il ne veut pas qu'on le voit dans sa nudité; il ne veut pas surtout que ses enfants, les fils de Noé l'aient vu nu. Mais j'ai entendu une fois ce cri d'une manière assez spéciale. Je participais à une réunion de la Commission sociale; nous étions allés, nous les Arabes, rendre visite aux Bédouins, et j'ai entendu un instituteur syrien dire à l'un des représentants de l'Organisation internationale: «C'est une honte». Un temps s'est passé. Et il a ajouté: «C'est une profanation ».

Voilà deux réactions successives: honte de cette tradition, mais conscience que cette tradition, si elle est inactuelle, représente une valeur absolue. Le dramatique est que cet absolu soit inefficace, que ses opérations paraissent trompeuses ou illusoire.

Et voilà l'explication du second cri: c'est une profanation. J'ai entendu ceci d'une manière plus âpre encore, au moment où je faisais une inspection en Palestine, avec un inspecteur de l'enseignement jordanien. En toute innocence, je lui ai demandé quel était le village d'où venaient certaines voiles que toute fillette portait dans l'école? Il m'a répondu, avec une véritable fureur: «heureusement que notre enseignement secondaire a au moins ce mérite de distribuer des tabliers noirs à ces gens! Qu'ils se mettent tous en noir et qu'ils renoncent à leurs voiles ! ... » C'est en même temps une réaction d'amour. C'est parce que ces mythes sont respectables, mais qu'ils paraissent souvent inopérants, qu'ils deviennent des tabous. On n'en parlera plus, au moins pour le moment.

J'en viens à une question qui prolonge celle qu'a posée M. Mayoux. En effet, nous sommes irrités de voir les valeurs culturelles qui nous sont chères, mêmes si nous semblons les repousser dans le moment historique actuel, nous souffrons de les voir considérées uniquement comme des leitmotifs, comme des babioles, comme des bibelots à mettre sur une cheminée, car ces objets sont encore chargés de sens pour nous. Nous ne savons pas quoi en faire, mais nous ne voulons pas les profaner. Je me souviens que lorsque je lisais le Coran, couché sur le tapis en attendant, ma grand mère, qui était absolument illettrée, me disait pourtant: le Coran ne se lit pas ainsi, il faut faire ses ablutions. Nous avons peut-être perdu le sens de ces ablutions, mais nous ne voulons pas encore lire le Coran comme on lit un roman. Cette tradition a un sens qui est absolu, que nous ne pouvons peut-être pas exprimer actuellement, mais que nous ne voulons pas profaner.

Et ceci m'amène à la seconde question que je voulais soulever à propos du rapport de M. Mayoux. Si notre civilisation paraît exotique, il me semble qu'il y a une chose plus grave encore: c'est que c'est notre être même, nos propres valeurs orientales qui, aux yeux de certains des meilleurs, des plus conscients, des plus lucides des hommes de culture orientaux eux-mêmes, sont en passe de devenir des valeurs exotiques. Dans mon pays, je suis en terre lointaine. Ce qui est grave, c'est que l'homme de culture orientale ne se meuble plus chez l'artisan; il ne va plus aux souks; et, d'une manière toute matérielle, tangible, il ne sait plus attraper une jarre avec le geste juste. Quand il est vêtu de sa robe, je ne dirais pas qu'il se sente déguisé; mais il lui arrive de trébucher dans son jardin à l'orientale; le rythme de sa démarche n'est plus le rythme de l'homme soumis; ses mules

le gênent. Il y a cet exotisme de nos valeurs les plus importantes et secrètes, qui gêne quelques-uns de nos Orientaux, ceux avec lesquels vous avez les dialogues les plus fréquents.

Et ceci m'amène à une troisième idée. Je voudrais bien espérer, avec M. Mayoux, que ces valeurs traditionnelles vont être rétablies au moment où nous arriverons à une certaine puissance. Mais ce que je crains, c'est que nous perdions contact avec ces valeurs, et qu'elles deviennent du folklore; ce que je crains, c'est la folklorisation de la tradition; que la tradition devienne une simple coutume, car nous savons très bien que les États puissants qui ont une politique de la culture encouragent le folklore. Mais ce folklore, et vous le savez M. Mayoux, il a existé sous la période de l'Occupation, c'est le compagnonnage des fêtes agricoles, les poésies de jeux floraux. C'est ce que je crains pour notre tradition. Et c'est là où vous pourriez nous aider.

Et ceci m'amène au rapport de Claude Roy. Le risque, le danger, c'est que le dialogue a été mené jusqu'à maintenant entre des éléments marginaux des deux sociétés. J'indique en passant tout ce en quoi la Société Européenne de Culture pourrait apporter quelque chose. En effet, le plus impressionnant, dans ce dialogue, c'est que les valeurs occidentales modernes sont implicitement admises par les deux parties du dialogue. Ceci s'est déjà produit dans l'histoire. Même à la période des Croisades, il y avait une conception théocentrique du monde et une scolastique communes, qui faisaient que cette opposition n'était pas a priori un choc de valeurs. Mais même si, actuellement, les Orientaux utilisent pour la plupart un langage occidental, qu'arrive-t-il ? Il leur arrive souvent d'irriter les Occidentaux, et surtout les hommes politiques à qui ils s'adressent. Ceux-ci sont irrités de voir l'Oriental exposer sa thèse en ayant recours à un arsenal terminologique, à un vocabulaire et une mythologie qui, en Europe, apparaissent parfois comme un cliché. C'est une terminologie parlementaire du XIXe siècle, que reprend l'Oriental.

Eh quoi ! dit l'Occidental à l'Oriental, est-ce que vous vous modernisez en reprenant une dialectique périmée chez nous ? Mais l'Oriental pourrait répondre: «Pourquoi ne pas choisir ce qui s'adapte le mieux à notre situation ? Et si nous avons besoin d'une science qui ne confonde pas toutes les valeurs, mais d'une science positiviste, naturaliste ? »

Il me semble que l'âpreté du dialogue et le malentendu naissent du fait qu'il y a un décalage- que la terminologie qu'utilise l'Oriental n'est peut-être pas tout à fait celle qu'utilise le moderne Occidental. Qu'a apporté ce dernier à la culture orientale actuelle ? Tout d'abord une certaine densité historique. Vous nous avez inscrits dans une durée. M. Campagnolo disait que la culture est un acte de création de valeurs; mais c'est aussi un acte de mémoire. Les choses, pour nous, étaient des signes, des épiphanies, dans le mode absolu. Vous nous avez appris à les considérer comme des leviers sur lesquels on peut avoir prise pour agir sur le monde. Nos ancêtres étaient exemplaires; c'était des prophètes. Mais ils n'étaient pas inscrits dans une histoire. Notre histoire était de la chronique. Vous avez transformé une situation du monde musulman, suspendue entre un prophétisme dans le passé et une eschatologie dans le futur. Vous lui avez donné une

densité historique. Mais le drame, c'est que l'homme oriental, qui était avant tout l'adorateur de Dieu, qui avait avant tout une dignité liturgique, était temporellement l'homme sans caractère particulier. Vous lui avez donné des titres, un visage, des traits. Mais ce visage, ces traits, cette action et cette histoire, dont il se rend soudain le dépositaire, alors qu'il était simplement le témoin d'une transcendance, cette histoire dont vous lui donnez conscience, que va-t-il en faire ?

Le plus grave, c'est qu'au moment où vous lui révélez cette densité historique, il se rend compte que ces valeurs absolues, qui sont ses valeurs traditionnelles, sont inactuelles. Vous lui rendez un absolu, mais qui lui paraît inefficace. Le drame c'est qu'il y a eu pendant des siècles une faille, pour l'Oriental, entre la mosquée, la cité de Dieu d'une part, et d'autre part la cité des hommes, le compagnonnage, les souks. Vous lui avez fait découvrir un monde vide, le monde institutionnel, juridique, le monde du normatif, le champ que votre paysan a tracé en le bornant. Et voilà pourquoi, impartialement, avec des revendications et des cris de douleur, certains de nos meilleurs essayent de remplir ce champ, ce vide d'institutions. C'est pourquoi la revendication paraît parfois âpre et excessive.

Quelle est la solution ? Un dernier mot, à propos de l'intervention de M. Amrouche, cette fois, avant que de conclure en me référant au rapport de M. Campagnolo. C'est sur le rapport de M. Amrouche que j'aurais le plus à dire, et que je sens que je puis dire. D'abord, sa recherche, sa méthode. Je me sens tellement fraternel, qu'il m'est difficile d'en parler avec pudeur, et c'est bien la pudeur que réclame un exposé comme celui de M. Amrouche. Il me semble que la principale valeur que nous regrettons, quand nous avons affaire aux Occidentaux, c'est que, quelquefois, ils manquent de respect en s'adressant à des valeurs traditionnelles. L'intervention de M. Amrouche demandait le respect. Mais je voudrais ajouter peut-être un témoignage. Son rapport est présenté avec un tel art, avec cette rhétorique dont il s'effrayait, et qui m'est très sensible, que l'on pourrait se demander si cela correspond au cri naturel de l'homme du peuple, du bédouin. Eh bien! je me référerai à un exemple. Nos musiciens, quand ils accordent leurs instruments, lisent quelquefois des traités, ou bien on les leur dicte, et on leur recommande ceci: «Juste assez de souffle dans la tenue, pour que le son emplisse l'univers, alors tu seras un témoin de l'univers; si tu souffles davantage, tu iras trop loin ».

Eh bien! M. Amrouche, j'ai l'impression que vous avez tout juste pour exprimer ce que pensent nos muets, c'est-à-dire non pas les hommes de culture qui participent aux débats, mais ces gens qui n'ont aucun moyen de dialoguer et dont la présence est indispensable dans un dialogue, vous avez tout juste apporté les images et les signes et les références pour qu'on puisse sentir ce qu'est leur conscience. J'ai entendu une fois un bédouin, qui s'opposait au paternalisme, dire: « Je ne veux pas être vacciné. Je ne veux pas tellement qu'on me nourrisse, qu'on me donne la soupe populaire. Je veux qu'on reconnaisse que je suis créé par le même Dieu qu'eux, et que je serai jugé par le même Dieu, et selon les mêmes critères».

Vous disiez à peu près la même chose en termes plus philosophiques dans votre rapport. C'est le sentiment d'une réaction commune. Et peut-être que le rôle des hommes de culture, votre rôle, serait celui-là. Le monde musulman attendait une médiation du christianisme: ce que le croyant n'a pas donné, peut-être que les hommes de culture le leur apporteront. Vous avez insisté, M. Amrouche, sur une idée: celle de compassion, qui n'est ni le paternalisme, ni la charité. Peut-être n'arriverons-nous pas à trouver des critères de dialectique commune, mais en tout cas ce que nous pouvons espérer, c'est cette compassion commune.

Vous disiez dans votre rapport, M. Roy, que l'on ne se combat pas toujours parce qu'on s'ignore; et que si certains d'entre nous se révoltent contre l'Occident, ce n'est pas parce qu'ils ne le connaissent pas, mais c'est parce qu'ils ne se connaissent plus eux-mêmes. Ils ne savent plus où ils en sont. Et c'est cette instabilité qui fait cette revendication. Si nous ne savons plus ce que nous sommes, c'est en grande partie parce que nous avons rencontré l'Occident, qui nous a apporté une révélation, mais en même temps une responsabilité. Aidez-nous à la supporter.

Et là, je reviens au rapport de M. Campagnolo. Il disait, au début, que la culture était une création de valeurs. Tout à l'heure, j'ai semblé m'en écarter en disant que c'était surtout une mémoire, un retour de la conscience sur elle-même. La culture, pour la plupart, consiste moins à créer, qu'à placer les choses à leur juste place, qu'à les ordonner. Quand ma grand mère m'interdisait de lire le Coran de cette manière profane, elle faisait un acte de culture. Elle-voulait dire qu'un acte ne se fait pas n'importe où et n'importe comment, qu'il doit être orienté par la conscience et la volonté. Nous sommes désorientés; vous pouvez nous aider à nous orienter. Et ceci, non seulement par cet exemple de compassion dont on a parlé tout à l'heure, mais par une notion à laquelle je me réfère en terminant, à celle de l'intégrité de la personne.

Nous avons eu affaire, jusqu'à maintenant, à de faux Occidentaux et à des esprits peu cultivés; nous voudrions avoir devant nous des hommes, des Occidentaux intègres. Et je vais dire ce que j'entends par le mot «intégrité». J'ai souvent affaire à des techniciens qui vont apprendre des techniques sociales, généraliser l'enseignement secondaire dans les pays orientaux; je leur dis chaque fois: « Ne m'envoyez pas de rapports pendant les six premiers mois, je sais que ces rapports seront faux, car les Orientaux ne vous jugeront pas d'après les plans que vous leur apporterez et vos opérations techniques, ils regarderont comment vous buvez le café. Ce qu'ils vont écouter, c'est un certain style. Ils vont voir si vous êtes proches, si vous êtes sensibles; et le marchandage oriental se termine par: « Parce que c'est toi », qui n'est pas seulement de l'hypocrisie, qui est le mot de l'amitié. C'est cela qu'ils attendent de vous, une certaine manière d'être proche et sensible à nous-mêmes. Peut-être n'arriverons-nous pas à ce critère intellectuel, je le souhaite, mais je n'ose l'espérer. Nous nous opposons à l'Occident, parce que nous sommes d'abord divisés contre nous-mêmes.

Nous avons à nous situer, et vous ne pouvez pas avoir de dialogue véritable tant que des deux côtés il n'y a pas une certaine intégrité; par là j'entends une valeur qui n'est pas seulement morale, mais qui serait culturelle au sens où M. Campagnolo l'a définie. Je prends « intégrité » au sens scolastique, en un sens occidental d' « integritas », de

cohérence des différentes parties. Je crois que c'est cette valeur de cohérence, d'intégrité, qui nous est nécessaire à nous Orientaux pour survivre.

M. Amrouche, par son exemple, nous en a donné l'espoir. J'espère, Messieurs, que cette intégrité pour ramener un ordre, cette ordinatio de toutes les facultés de l'âme, qui est l'opération même de l'homme de culture, vous pourrez nous en apporter le témoignage, et peut-être l'exemple.

M. ROY : - Vous me permettrez d'être bref, vu le temps limité dont nous disposons. Sur les points secondaires, je voudrais répondre à mon excellent confrère, M. de Montmollin, qu'on pourrait, avec un peu d'humanisme, résumer les jugements qu'il a portés sur la Chine contemporaine par un jugement de valeur sur le crépi qui recouvre actuellement le Palais Impérial. La comparaison est trop anecdotique.

Un second problème a été soulevé par

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Et.: Droit et lettres, Aix et Paris. Tit.: Docteur en droit. Avocat. Notaire. Président du Conseil national de Monaco. Membre du Conseil de la Couronne. Ancien maire de Monaco. Ouv. : L'évolution du droit public dit Canton du Tessin (1916) — Les ordonnances constitutionnelles du 18 novembre 1917 (îgid)— La politique monégasque de 1911 à 1926 (1927) — Le régime fiscal de la Principauté de Monaco (1936) — Manuel théorique et pratique de la nationalité monégasque (X93S) — Le problème constitutionnel. La solution démocratique (1945) — Le serment de Torre (1953).

BAMMATE Nadjm oud-Dine. Né en 1922, à Paris. Ad.: 10, rue de Plélo, Paris.

Et.: Droit et philosophie.

Tit.: Docteur en droit. Officier de l'Ordre du Cèdre. Membre de la délégation de l'Afghanistan aux Nations unies. Chargé des relations de l'Unesco avec l'Europe orientale et le Moyen-Orient. Ouv; Aspects de l'art musulman (IÇ46) — Origine et nature du legs sinendi modo (1947) — Le titre pro legato (1948) — Liberté selon l'Islam (1952) — Thèmes et rythmes des Mille et Une Nuits (1953)-

BARTHES Roland.

Né en 1915. Ad.: rue Servandoni, Paris (Vie). Et.: Université de Paris.

Tit.: Attaché au Centre national de la Recherche scientifique (Centre d'études sociologiques). Essayiste.

Ouv.: Le degré zéro de l'écriture (1953) — Michèle! par lui-même (1954) — Mythologies (1957). Collabore aux revues Esprit, Les lettres nouvelles, Critique, Théâtre populaire, Arguments.

BATTAGLIA Felice.

Né en 1902, à Palmi (Reggio Calabria). Ad.: 137/17, via S. Mamolo, Bologne. Et. : Philosophie.

Tit.: Professeur de philosophie morale. Recteur de l'Université de Bologne. Docteur h. c. des Universités de Sao-Paulo, Salamanque, Colum-bia. Membre correspondant de l'Institut de France. Grand officier de l'Ordre de Saint Grégoire le Grand. Officier de l'Ordre de LéopoldIII. Présidenciatés et académies italiennes et étrangères. tés de philosophie. Membre de nombreuses sodent de la société italienne de philosophie. Vice-président de la Société internationale des socié

Ouv.; L'opéra di Vincenzo Cuoco e la jormazione délia coscienza nazionale in Italia (192\$) — Mar-silio di Padova e la ftlosofia poliica del medio evo (1928) — La crisi del diritto naturale (1929) — Il pensiero giuridico del Cardinale Nicola da Casa

(1935) — Cristiano Thornasio filosofo e giurista

(1936) — Lineamenti di storia délie dotlrine po-liliche (1936) — Scritii di leoria dello S lato (1939) — Le carte dei diritti (1946) — Corso di ftlosojia del diritto (1949-1950) — Filosofia del lavoro (1951) — Arte e morailà (1952) —Nuovi scritti di teoria dello S lato (1955).

BAYET Jean.

Né en 1892, à Versailles. Ad.: Ecole fra; çaise de Rome, Palais Farnèse, Rome. Et.: Ecole normale supérieure. Ecole française de Rome.

Tit.: Directeur de l'Ecole française de Rome. Membre de l'Institut de France, de l'Académie des Lincei, de l'Académie pontificale d'archéologie. Commandeur de la Légion d'honneur.

Ouv.: Les origines de l'Hercule romain (1926) — Herclé, étude critique des monuments relatifs à l'Hercule étrusque (1926) — La Sicile grecque (1930) — Architecture et poésie (1932) — Littérature latine (1934) — Tile-Live (1940-1954) — Cicéron, correspondance (1950) — La religion romaine (1956).

BENITEZ Fernando.

Né en 1912, à Mexico. Ad.: Ignacio Mariscal 50,

Mexico D. F.

Et. : Université de Mexico.

Tit. : Ecrivain.

Ouv.: Caballo y Dios (1945) — La ruta de Hernan Cortes (1950) — Cristobal Colon (1951) — La vida criolla en el siglo XVI (1953) — China a la vista (1953) — La Espina, vida de una planta mexicana (1957).

BERGAMIN José.

Né en 1895, à Madrid. Ad.: Maison du Mexique¹, Cité universitaire, boulevard Jourdan, Paris (XIV^e).

Et.: Droit à Madrid.

Tit.: Ecrivain.

Ouv.: El cohete y la'eslrella (1923) — Très escenas en angulo recto (1924) — Caractères (1926) — Enemigo que huye (1927) — El arte de birlibirloquos (1930) — Mangs y cabeza a pajaros (1934) — Disparadero Espanol (1936-1940) — Delras de la Cruz (1941) — El pozo de la angustia (1941)